

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Brazil, le chant du torturé / *Brazil*

Ollivier Dyens

Volume 5, numéro 4, mai-juillet 1986

URI : id.erudit.org/iderudit/34469ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dyens, O. (1986). Brazil, le chant du torturé / *Brazil*. *Ciné-Bulles*, 5 (4), 37-37.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Ollivier Dyens

Brazil, le chant du torturé

■ Un film finit sur cette image d'un homme qui chantonne, un clou enfoncé dans le front, torturé. Alors, dans l'ombre de **Brazil** qui s'éteint doucement, apparaît ce vingtième siècle, fort et dur, né en accouchant de Kafka et de ses colonies pénitentiaires. À quelques années à peine du siècle nouveau, **Brazil** définit l'homme comme chair à machines...

Terry Gilliam a déjà dit en entrevue qu'un film ne devrait pas pouvoir se résumer en deux lignes. **Brazil** ne se résume pas en deux lignes. À 40 pages, il serait encore difficile de le faire. Qui, de toute façon, pourrait résumer la terreur de notre siècle en deux lignes ?

Brazil est un 1984 revu, corrigé et imprégné de toute la culture contemporaine. Sur un canevas relativement similaire à celui du livre de George Orwell, Terry Gilliam, sans nier ses origines monty pythoniennes et sans se départir de son humour jaune et noir dépeint une société de terreur, de trahisons, de destruction. « Ne suspectez pas un ami, dénoncez-le », lit-on sur les murs du ministère de l'Information. Dans cette société, l'amour et le rêve deviennent les éléments aliénants. L'absurde transcende la machine et prend naissance dans l'être humain, maître peureux et lâche, dépassé par cet enfant-élève éduqué à la colonie pénitentiaire.

Enfant en qui l'amour et le rêve s'éteignent petit à petit : le contrôle mental s'opère. **Brazil** est peut-être le film le plus XXI^e siècle qui soit. Futur vidé de ses cow-boys de l'espace. Terry Gilliam présente ce chaos Dionysos, nouveau dieu jaloux du village global, à la fois caricatural, érotique, politique et multi-culturel, qui punit sévèrement tous ceux qui veulent s'opposer à son culte. Dieu des célébrations mystérieuses et infâmes, porteur de sa propre destruction (dans l'interdépendance de l'État et des terroristes).

Brazil est un film sacrilège et iconoclaste qui s'efforce de cerner et d'ébranler ce nouveau dieu, un film intelligent et drôle où les références culturelles ne manquent pas. Il n'y a qu'à penser au célèbre berceau du **Cuirassé Potemkine** transformé en aspirateur, aux monstres de **Star Wars**, à l'écrivain Malcom Lowry, à Oedipe et à Freud, aux personnages grossiers et grimaçants de la revue **Mad** (pour laquelle Gilliam a d'ailleurs travaillé).

Le film illustre un art contemporain qu'on pourrait nommer *cartoon de la torture*. On ne s'effraie plus de la mort, mais de la façon dont on meurt, de la raison d'être de la souffrance, de l'osmose perdue entre l'homme et la nature. D'ailleurs **Brazil** est le dernier de quatre films d'anticipation réaliste (avec **Soleil vert**, **Blade Runner** et **1984**) qui se terminent sur des hommes, mourants ou fugitifs, qui rêvent d'un éden retrouvé et harmonieux.

Ce qui effraie, ce sont les moments de souffrance, la minute, l'heure ou l'année d'angoisse qui précède l'harmonie. **Brazil** est ce temps multiplié et infini qui poursuit Lowry et, du même souffle, la société emprisonnée dans laquelle il vit. La délivrance ne s'opère qu'au prix d'une énorme souffrance, alors que Lowry, au milieu d'un cône énorme et bleu, murmure cette petite chanson : « Il y a une chose dont je suis certain, c'est que je retournerai à ce vieux Brésil. » ■

« J'aime beaucoup les comédies de dialogues, mais je n'ai pas confiance dans les mots. La joie qu'ils vous procurent tient à leur complexité. Vous pouvez jouer avec eux à l'infini. Mais les choses visuelles sont plus fortes, plus immédiates, plus directes, plus compréhensibles pour la plupart des gens. Elles entrent directement dans votre tête. J'aime la musique pour cette raison ; elle est encore plus directe que le visuel, plus primaire. J'aimerais faire un film sans dialogue. Ce serait formidable de raconter une histoire uniquement avec les images. J'ai, dans **Brazil**, en partie réussi. »
(Terry Gilliam, **La Revue du cinéma**)